UNIVERSITÉ D'ABOMEY-CALAVI

(UAC)

****

FACULTÉ DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

****

DÉPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

(DPH)

****

MEMOIRE DE LICENCE

SERVITUDE ET LIBERTÉ DANS *LE DISCOURS DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE* D'ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

Réalisé par :
Ousmane
GOBI YASSI

Sous la direction de :
Eustache Roger Koffi ADANHOUNME
Professeur Titulaire des Universités du CAMES.

Année académique: 2024-2025

À

→Mon père Soulé SAKA BIO ;

→Ma mère Mama SAKAROUGUI.

Remerciements

Le présent travail ne pourrait être effectué sans le concours des personnes à qui nous tenons à exprimer nos sincères remerciements. En premier lieu, nous tenons à remercier notre maître de mémoire Dr. Eustache Roger Koffi ADANHOUNME, Professeur Titulaire des Universités du CAMES et enseignant au Département de Philosophie (DPH) qui, malgré son calendrier chargé, a accepté d'encadrer notre travail de recherche.

Nos remerciements vont également à l'endroit de tous les enseignants du Département de Philosophie (DPH) qui ont assuré notre formation.

Nos remerciements vont aussi au docteur Mama Djima MAMA ZAKARI qui nous a suivi et accompagné à travers ses conseils et orientations.

Nos mots de gratitude vont par ailleurs à l'endroit de : Madame Barikissou PACHICO et à tous nos amis et ainés qui de près ou de loin ont manifesté leur soutien de quelque manière que ce soit pour la réussite de ce travail. Nous voulons nommer ici Yarou GOUNOU SABI et Kora Malim SACCA YERIMA.

Enfin à tous ceux dont les noms ne sont pas mentionnés dans ce document, et à ceux qui ont pensé à notre modeste personne ou qui ont eu l'idée de nous soutenir, puisse le seigneur les assister et les combler de toutes les grâces.

Résumé

Notre travail de recherche met en exergue les notions de servitude et de liberté dans le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie. Cet ouvrage est un texte qui explore les fondements de la soumission des peuples à l'autorité et les mécanismes par lesquels les individus consentent à leur propre asservissement. Rédigé au XVI^{ème} siècle, ce traité reste et demeure d'actualité. Il invite à une réflexion profonde sur la liberté, l'autonomie et le pouvoir. Dans le site ouvrage La Boétie se penche sur les raisons pour lesquelles les hommes acceptent souvent de renoncer à leur liberté au profit d'un tyran, soulignant l'importance du consentement dans la perpétuation de la domination. Par une analyse lucide et un engagement qui précèdent, il nous pousse à questionner les structures de pouvoir et à reconnaître notre rôle dans leur maintien.

Mots clés : Servitude, Liberté, Consentement, Réflexion, Tyran.

Abstract

Our research highlights the notions of servitude and freedom in the Discourse on Voluntary Servitude by Étienne de La Boétie. This work is a text which explores the foundations of the submission of people to authority and the mechanisms by which individuals consent to their own enslavement. Written in the 16th century, this treatise remains relevant today. It invites deep reflection on freedom, autonomy and power. In the book La Boétie looks at the reasons why men often agree to give up their freedom for the benefit of a tyrant, emphasizing the importance of consent in the perpetuation of domination. Through lucid analysis and commitment above, he pushes us to question power structures and recognize our role in maintaining them.

Keywords: Servitude, Freedom, Consent, Reflection, Tyrant.

Sommaire

Introduction 5

Chapitre 1 : Présentation de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie et quelques thèmes majeurs 7

1.1. Présentation de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie 7

1.2. Quelques thèmes majeurs 15

Chapitre 2 : Servitude et liberté chez Etienne de La Boétie 23

2.1. La nature de la servitude 23

2.2. Liberté et égalité comme conditions de la nature humaine 28

Chapitre 3 : Enjeux et perspectives critiques de la pensée d'Etienne de La Boétie sur la servitude et la liberté 32

3.1. Enjeux de la pensée d'Etienne de La Boétie 32

3.2. Perspectives critiques de la pensée laboétienne 34

Conclusion 37

Introduction

La philosophie politique dans son essence s'est préoccupée de plusieurs questions. Ces différentes questions n'ont cessé d'alimenter les débats depuis l'Antiquité jusqu'à nous. Parmi ces questions figurent les notions de servitude et de liberté. Pour certains auteurs politiques, le rapport entre la servitude et la liberté devrait être un rapport d'opposition. Cela parce que la servitude se conçoit comme une domination volontaire ou involontaire et qui a pour impact de réduire l'expression de la liberté. Pour d'autres, la servitude est une question de conviction voire de conditions d'existence. Soit l'individu se bat contre elle ; soit l'individu croise les bras et en subit les conséquences. De toutes les façons, c'est la liberté de l'individu qui est mise en jeu. C'est pour participer à mieux élucider cette question de servitude en rapport avec la liberté que nous nous intéressons à l'ouvrage intitule *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie.

Dans cet ouvrage, Etienne de La Boétie pose le postulat selon lequel la vertu et le vice dépendent de nous. Ce dernier distingue sur le plan de la responsabilité morale personnelle, la condition de l'esclave d'avec celle de la figure inédite du tyran. Selon lui, la servitude volontaire ne peut caractériser indistinctement tout type de situations relatives à un état de soumission. Tout assujettissement n'implique pas nécessairement la volonté ou le désir du sujet. Aussi, faut-il concevoir des degrés de volonté dans la servitude. C'est dire que la servitude est d'ordre volontaire et dépend de la capacité de l'individu à acquérir sa liberté.

Le sujet de recherche intitulé « Servitude et liberté dans le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie » sur lequel nous avons décidé de réfléchir soulève un certain nombre de questionnements parmi lesquels nous avons : en quoi consiste réellement la servitude et la liberté ? Quel rapport pourrons-nous établir entre la servitude et la liberté ? L'individu décide-t-il de

subir volontairement la servitude ? La servitude telle qu'elle est décrite par Etienne de La Boétie est-elle une menace de la liberté chez un individu ? Les réponses à tous ces questionnements constitueront le menu de notre réflexion.

Notre travail de recherche s'articule autour de trois axes principaux. Le premier met l'accent sur la présentation de l'ouvrage le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie. Cette présentation nous a permis de donner le contexte d'écriture de l'œuvre et d'exposer les grandes lignes dudit ouvrage. Le second axe a permis bien évidemment de parler de la servitude et de la liberté chez Etienne de La Boétie. Dans cette logique, il a été question pour nous de montrer d'abord la nature de la soumission et ensuite de parler de la liberté et de légalité comme conditions de la nature humaine. Enfin le troisième et dernier axe met en relief les enjeux et les perspectives critiques de la pensée laboétienne.

Chapitre 1 : Présentation de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie et quelques thèmes majeurs

1.1. Présentation de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie

1.1.1. Contexte d'écriture de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie

Le Discours de la servitude volontaire d'Etienne de La Boétie, paru en 1576 est une référence incontournable de la philosophie politique à ce sujet. En effet au XVI^{ème} siècle, un tel discours n'avait rien d'évident, et si La Boétie échappe à la censure, c'est parce qu'il se garde bien d'adresser une critique directe de la monarchie et ne renvoie à travers ses exemples qu'à la période Antique. *Le Discours de la servitude volontaire* consiste pourtant en un véritable réquisitoire contre l'absolutisme, interrogeant les rapports de domination, la légitimité de l'autorité sur la population et l'acceptation de cette soumission. L'ouvrage surprend d'autant plus par sa qualité qu'il est le fait d'un tout jeune homme. Né le 1er novembre 1530 à Sarlat, dans le Périgord, puis élevé dans une famille de magistrats, Etienne de La Boétie rédige son ouvrage phare alors qu'il est à peine âgé de 18 ans, et qu'il effectue ses études de droit à Orléans, alors un foyer du protestantisme naissant où se rencontrent l'élite intellectuelle du royaume et des États voisins.

A l'époque, le roi François I^{er} tente d'unifier la gabelle, un impôt royal sur le sel. Mais les régions de marais-salants, dont la Guyenne (qui recouvre le Sud-Ouest de la France avec Bordeaux pour capitale), se révoltent : jusqu'à 20 000 hommes se joindront à la jacquerie dite des Pitauds, réprimée dans le sang en 1542 par Anne de Montmorency. Ainsi, peu de temps avant, l'Europe avait déjà connu un autre épisode révolutionnaire, très violent, qui était la guerre des paysans en France et en Allemagne, en 1525. C'est donc finalement un XVI^{ème} siècle assez instable qui a probablement influencé La Boétie au moment où il écrit son ouvrage.

Le texte de la Boétie se diffuse d'abord sous le manteau, dans les cercles intellectuels, en étant qualifié d'exercice stylistique ou de dissertation de jeune homme, ce qui permet de le rendre inoffensif ; et donc de le laisser circuler. Au XVI^{ème} siècle, ce texte prend en effet le contrepied absolu de la perception classique du pouvoir en renversant les concepts de domination et de servitude : là où traditionnellement, il est considéré que le tyran cherche à dominer le peuple, à l'asservir, selon La Boétie, c'est en réalité les citoyens qui se dépossèdent eux-mêmes de leur pouvoir, se laissent dominer, se privent de leur propre liberté pour la donner aux tyrans :

> « C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être serf ou d'être libre, abandonne sa liberté et prend le joug, et, pouvant vivre sous les bonnes lois et sous la protection des États, veut vivre sous l'iniquité, sous l'oppression et l'injustice, au seul plaisir [du] tyran. C'est le peuple qui consent à son mal ou plutôt le recherche »[1].

Par ces propos, La Boétie se met en porte à faux avec les thèses philosophiques classiques de son temps. Ce dernier fut d'ailleurs le premier à effectuer cette inversion de manière aussi forte. Et ça a des conséquences très graves parce que, par exemple, ça veut dire tout simplement que pour se libérer, finalement, nul besoin de se révolter. Il suffit de cesser d'agir puisqu'on est actif et qu'on se prive nous-mêmes de notre liberté. Pour redevenir libre, il suffit d'arrêter de se soumettre. La Boétie déclare cela en ces termes.

> « Vous vous affaiblissez afin qu'il [le maître] soit plus fort, et qu'il vous tienne plus rudement la bride plus courte. Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir. Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler,

[1] Etienne de La Boétie, *Le Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 1576, p. 7.

> mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre »[2].

Sur le plan philosophique Etienne de la Boétie constate chez l'homme la tension entre le désir de servitude et l'appel de la liberté. Il voit dans l'amitié le modèle permettant d'assumer cette tension et dans la tyrannie l'anti-modèle ou la polarisation de cette tension. Pourquoi, en effet, tant d'hommes endurent-ils un tyran qui n'a d'autre puissance que celle qu'ils lui donnent? Si une telle soumission peut être explicable lorsqu'il s'agit de reconnaissance ou d'amitié, elle peut être un problème en d'autres circonstances. Il ne sera alors plus question d'obéissance mais de servitude, ni de gouvernement mais de tyrannie.

Or, le tyran n'est pas homme à mériter notre reconnaissance, ni homme capable d'amitié. Pourtant les hommes sont toujours prêts à sacrifier leur liberté pour le servir comme s'ils ne désiraient pas ce bien. Le peuple est alors soumis aux caprices d'un seul qui n'a de force que parce qu'il est soutenu. Selon la Boétie, il ne s'agit pas de combattre cet homme mais de ne plus le soutenir. Car la liberté est naturelle à l'homme, seul être né pour vivre indépendant, mais il est aussi naturel d'obéir à ses parents et de « s'entre connaître » ou « se découvrir mutuellement » comme compagnons ayant des dispositions différentes. Un tel compagnonnage n'est cependant pas la servitude.

Il existe trois sortes de tyrans selon que celui-ci a obtenu le pouvoir par l'élection du peuple, par la force des armes ou par la succession héréditaire. S'il y a des différences entre ces tyrannies, il n'y a aucun choix possible parce que tout tyran contraint ou abuse les hommes afin de les assujettir. Au début de la tyrannie, les hommes servent parce qu'ils sont contraints ; ensuite, les hommes qui naissent sous ce joug l'acceptent. Il est aussi dans la nature de l'homme de prendre le pli que l'éducation lui donne. Ce qui fait que, bien souvent, les hommes n'ont pas conscience d'être assujettis. La première cause de la servitude

[2] *Ibid.,* p. 5.

volontaire est d'ailleurs la coutume et si la plupart des hommes l'acceptent, d'autres en sentent le poids et veulent le secouer. De tels hommes s'intéressent au passé parce qu'il leur permet déjuger l'avenir et de mesurer le présent. De plus, par l'étude et le savoir, ces hommes peuvent se reconnaître et haïr la tyrannie. C'est pourquoi le tyran enlève la liberté d'action, de parole et d'opinion : il veille à ce que les hommes qui ont gardé leur indépendance ne s'entre connaissent pas.

Cette privation est la deuxième cause de la tyrannie puisque les hommes perdent ainsi la vaillance, le courage, le désir d'honneur et de gloire. Pas besoin d'armes pour abêtir les sujets du tyran, les passe-temps sont en effet les appâts de la servitude, le prix de la liberté, les outils de la tyrannie. Le tyran mettra aussi devant lui la religion comme garde du corps et il cherchera à se parer de quelques traits divins que la poésie fera connaître. La troisième cause de la tyrannie est l'appât du gain. Le tyran asservit ses sujets les uns par le moyen des autres car la tyrannie semble profiter à autant de gens que ceux à qui la liberté serait agréable. Toutefois, comme on ne doit pas obéir au tyran mais lui complaire, celui qui s'en approche s'éloigne de la liberté et embrasse la servitude. Tout cela pour obtenir des biens alors que c'est le propre du tyran d'aimer les richesses et de défaire les riches. En fait, le tyran n'est jamais aimé et n'aime personne. L'amitié n'existe qu'entre gens qui s'estiment mutuellement et elle ne s'accomplit que dans l'égalité.

1.1.2. Grandes articulations et résumé de l’œuvre

Le Discours de la servitude volontaire a une importance capitale de par les sujets abordés comme la servitude, l'obéissance, la nature humaine, l'amitié et la tyrannie. Sans oublier l'interrogation que suscite cette expression paradoxale de «servitude volontaire» qui semble suggérer la conscience d'une telle servitude. Autant de thèmes qui sont au cœur même de la philosophie. Malheureusement le destin politique de l'œuvre nous a fait négliger cette lecture beaucoup plus

respectueuse des intentions de son auteur. Gérald Allard, professeur de philosophie au cégep de Sainte-Foy nous présente le Discours avec cette préoccupation.

Le texte de la Boétie occupe le sixième du volume Gérald Allard. Il est accompagné d'appendices importants : La lettre de Montaigne relatant la mort d'Etienne de la Boétie et surtout l'essai de Montaigne intitulé *De l'amitié*. On retrouve aussi le texte original du manuscrit de *De Mesme* que Gérald Allard a modernisé. Cette modernisation ne s'est pas faite au détriment de la lettre du texte, ce qui a comme conséquence d'en faire ressortir l'esprit. Enfin, Gérald Allard introduit et commente longuement le texte en plus de dresser une chronologie succincte permettant de situer historiquement l'homme et l'œuvre. La grande qualité de cette édition est son accessibilité : Gérald Allard a voulu rejoindre un public très large (aussi les notes sont- elles très détaillées) et sa présentation, bien qu'elle nous laisse sur notre appétit, n'est pas moins très valable pour qui veut s'initier à l'œuvre de la Boétie et à sa problématique. Cette présentation est d'ailleurs beaucoup moins austère et chargée que celle parue chez Payot en 1978.

Dans son commentaire, Gérald Allard nous invite d'emblée à lire et à méditer le texte avant de nous résumer les diverses interprétations, inégalement valables, que l'on peut en tirer. Son commentaire ne dispense pas d'un effort personnel d'élucidation, car Gérald Allard oscille constamment entre l'analyse serrée du texte et la réactualisation de sa problématique. Dans cette mouvance, il fournit au lecteur averti des pistes de réflexion fort riches.

Par ailleurs, il est à souligner que la lecture linéaire du *Discours de la servitude volontaire* nous permet de distinguer cinq (05) moments forts.

→ **Le paradoxe de la servitude :** contrairement à ce que beaucoup croient, la servitude n'est pas imposée par la force mais volontaire. Si ce n'était pas le cas, comment concevoir qu'un petit nombre contraigne l'ensemble des autres citoyens à obéir aussi servilement ? En fait, tout pouvoir, même quand il

s'impose d'abord par la force des armes, ne peut dominer et exploiter durablement une société sans la collaboration, active ou résignée, d'une partie notable de ses membres[3]. Pour La Boétie, « Soyez donc résolus à ne plus servir et vous serez libres»[4].

→L'obéissance par amitié : dans ses réflexions, Etienne de La Boétie pense qu'il est impossible de se lier d'amitié avec un tyran, parce qu'il est et sera toujours au-dessus. « Il ne faut pas attendre de l'amitié de celui qui a le cœur assez dur pour haïr tout un royaume qui ne fait que lui obéir. Mais ce n'est pas le tyran que le peuple accuse du mal qu'il souffre, mais bien ceux qui le gouvernent »[5]. Pour achever son *Discours*, La Boétie a recours à la prière. Il prie un « Dieu bon et libéral pour qu'il réserve là-bas tout exprès, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière »[6]. Le *Discours de la servitude volontaire*, étape par étape La Boétie introduit le thème de son discours en se référant à Homère. Citation d'Ulysse qu'il va contredire. « Mais à la réflexion, c'est un malheur extrême que d'être assujetti à un maître dont on ne peut être assuré de la bonté, et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra »[7].

→La figure du tyran : pour Etienne de La Boétie, il y a trois sortes de tyrans. Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race. Ceux qui ont acquis le pouvoir par le droit de la guerre s'y comportent — on le sait et le dit fort justement comme en pays conquis. Ceux qui naissent rois, en général, ne sont guère meilleurs. Nés et nourris au sein de la tyrannie, ils sucent avec le lait naturel du tyran et ils regardent les peuples qui leur sont soumis comme leurs serfs héréditaires. Selon

[3] Xavier Bekaert, *Anarchisme, violence et non-violence : Petite anthologie de la révolution non-violente chez les principaux précurseurs et théoriciens de l'anarchisme*, Paris, Bruxelles-Paris, 2000, p. 76.
[4] Etienne de La Boétie, *Op. cit*., p. 18.
[5] *Ibid.,* p. 6.
[6] *Ibid.,* p. 82.
[7] *Ibid.,* p. 18.

leur penchant dominant — avares ou prodigues —, ils usent du royaume comme de leur héritage[8].

Quant à celui qui tient son pouvoir du peuple, il semble qu'il devrait être plus supportable ; il le serait, je crois, si dès qu'il se voit élevé au-dessus de tous les autres, flatté par je ne sais quoi qu'on appelle grandeur, il décidait de n'en plus bouger. Il considère presque toujours la puissance que le peuple lui a léguée comme devant être transmise à ses enfants. Or, dès que ceux-ci ont adapté cette opinion, il est étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et même en cruautés, tous les autres tyrans. Ils ne trouvent pas meilleur moyen pour assurer leur nouvelle tyrannie que de renforcer la servitude et d'écarter si bien les idées de liberté de l'esprit de leurs sujets que, pour récent qu'en soit le souvenir, il s'efface bientôt de leur mémoire[9].

Pour dire vrai, je vois bien entre ces tyrans quelques différences, mais de choix, je n'en vois pas : car s'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de règne est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature.

→ **Les raisons pour lesquelles la tyrannie tient** : l'une des raisons du maintien de la servitude est que les tyrans usent de plusieurs stratagèmes pour affaiblir le peuple. D'abord, le peuple est engourdi par le théâtre et les passe-temps ludiques. La Boétie condamne ainsi ces « drogueries » : « Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, la compensation de leur liberté ravie, les instruments de la tyrannie »[10]. Le tyran attire ses esclaves pour endormir les sujets dans la servitude. Il accorde des largesses à son peuple sans que celui-ci se rende

[8] *Ibid.,* p. 19.
[9] *Idem.*
[10] *Ibid.,* p. 22.

compte que c’est avec l’argent même soutiré à ses sujets que ces divertissements sont financés. Ils font parfois, avant de commettre leurs crimes, de beaux discours sur le bien général et la nécessité de l’ordre public. D’autres utilisent l’artifice de la religion pour susciter la crainte du sacrilège, utilisant la tendance de l’ignorant à la superstition. La Boétie, dans un siècle pourtant marqué par les guerres de religion, distingue Dieu du pouvoir. Le pouvoir n’est pas d’origine divine, mais vient bien de la servitude des hommes.

→ **Le désir de liberté :** pour La Boétie, la liberté n'est pas l'objet de la volonté, mais désir (volonté) et liberté sont confondus : désirez et vous êtes libres, car un désir qui n'est pas libre n'est pas concevable, n'est pas un désir. La liberté c'est ce que nous sommes, et si vous n'êtes pas libres, c'est que vous avez renoncé à votre désir. Le point central de la domination est ainsi le refus par le moi, le « Je », de s'assumer comme liberté. La Boétie est un de ces premiers théoriciens d’un mode d’action qu’il faut distinguer de la rébellion, qui elle est active. Sans le soutien actif du peuple, les tyrans n’auraient aucun pouvoir. La désobéissance passive suffit à briser les chaînes de la domination.

En somme, le Discours de la servitude volontaire d'Étienne de La Boétie constitue un ouvrage intemporel qui scrute les racines de la soumission des peuples à l'autorité et les mécanismes par lesquels les individus consentent à leur propre asservissement. Bien que rédigé au XVIe siècle, ce traité conserve une étonnante pertinence, incitant à une profonde réflexion sur la liberté, l'autonomie et le pouvoir. La Boétie s'interroge sur les raisons pour lesquelles les hommes consentent, parfois, à sacrifier leur liberté au profit d'un tyran, mettant en lumière le rôle déterminant du consentement dans le maintien de la domination. À travers une analyse lucide et une prose élégante, il invite à remettre en question les structures de pouvoir et à prendre conscience de notre propre complicité dans leur perpétuation.

1.2. Quelques thèmes majeurs

1.2.1. La servitude

La servitude vient du latin « *Servitium* » qui veut dire condition d'esclave, esclavage, servitude, captivité ; lui aussi venant de « *Servus* » qui signifie esclave, asservi, soumis. En effet, la servitude est pensée comme conséquence de la servilité, comprise comme zèle précédant les désirs du maître, épousant sa volonté. Cette attitude renvoie aux expressions d'« esprit de servitude » – devenu seconde nature –, de « bassesse d'âme », et à l'idée d'une exactitude ou d'un scrupule excessifs. Elle est aussi imitation de l'autre, à défaut de pouvoir exister par soi-même, de pouvoir s'élever jusqu'à l'amour de la liberté Mais la servilité est-elle servitude volontaire ? L'ambivalence de son principe (être soi en servant la volonté du maître), le dangereux effacement de soi, au fond si peu éloigné de la haine, qu'elle suppose, nous empêchent ici de parler de consentement ou d'adhésion volontaire à la servitude.

La servitude est comme perpétuation de l'état de guerre dans la paix, laquelle ne signifie ainsi nullement l'abolition de la violence dominatrice. Le philosophe Eugen Fink disait ainsi : « La puissance correspond au plus profond à la disposition à tuer. Parce que tout homme existe dans l'ouverture pour la mort, la plus extrême violence peut lui être infligée en le plaçant devant l'alternative mort ou soumission, en lui laissant le choix d'être plutôt mort qu'esclave, ou plutôt esclave que mort »[11]. La puissance dont il est ici question est aussi celle qui ôte au colonisé jusqu'au souvenir de sa liberté. À la double idée d'une violence originelle et de la contrainte subie, associées à la réduction en servitude, s'ajoute celle d'une conformité aux principes d'un régime politique particulier. Ainsi Montesquieu dit-il dans *De l'Esprit des lois* (1748) que « la

[11] Eugen Fink, in article « *Servitude volontaire : l'analyse philosophique peut-elle éclairer la recherche pratique du clinicien* ? » Revue-Travailler, 2005, n°3, p. 74.

servitude des femmes est très conforme au génie du gouvernement despotique »[12].

Mais l'histoire de la démocratie athénienne et de la république romaine ne prouve-t-elle pas que la servitude féminine a indubitablement été décrétée « conforme» à tout régime politique ? D'où ici l'ouverture possible à la question du genre, qui, alliée à celle de la servitude, soulève le double problème de l'assignation à un rôle déterminé et de l'inscription piégée du rapport amoureux dans les rapports sociaux de sexe.

Selon Étienne de La Boétie, la question posée soulève, un problème de nature à la fois heuristique, portant sur la définition de l'objet d'une recherche (la servitude volontaire), et praxique, concernant la posture du clinicien ayant à traiter les incidences psychopathologiques de la servitude : le premier aspect du problème me semble que l'éclairage apporté par l'analyse philosophique sur la question de la servitude volontaire dans le monde du travail actuel, sans pouvoir dévoiler sa face subjective cachée ni a fortiori résoudre l'énigme qu'elle constitue, peut contribuer à rendre compte de la contradiction sémantique et du paradoxe théorico-pratique soulevés par le concept de « servitude volontaire ».

Le second niveau de problématisation, qui ne relève pas cette fois du ressort du philosophe, concerne l'orientation de la recherche et la posture du clinicien pour appréhender le phénomène de la servitude et tenter de traiter les psychopathologies qu'elle engendre. Ce second aspect porte non plus seulement sur l'origine et la nature de la servitude, mais sur les variations ou mutations contemporaines de ses formes aussi bien dans les activités et les relations de service qu'au sein de l'entreprise.[13]

Donnée anthropologique majeure tenant à notre passage par l'enfance, comme expérience première et silencieuse de l'inégalité, la servitude est communément associée à la soumission et à la dépendance. Elle renvoie aussi à

[12] Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, Paris, Flammarion, 1748, p. 9.
[13] Pascal Molinier, « *De la condition de bonne à tout faire au début de XXème siècle à la relation de service dans le monde contemporain : Analyse clinique et psychopathologique* », Paris, *Travailler*, 2005, n°13, PP 7-33

des situations contractuelles bien définies telles que la relation de service. Dans ce dernier cas, comme le montre Pascale Molinier (2005) à travers l'exemple de la condition de bonne à tout faire, obéissance et haine peuvent se combiner en un mélange explosif pouvant aboutir au meurtre. Acte qu'il est possible d'interpréter en tant qu'expression paroxystique d'une violence latente[14].

Le choix du pire contre le meilleur ou de la problématique du consentement en psychodynamique du travail, selon Christophe Dejours[15], aborder la question de la servitude volontaire du point de vue des rapports entre santé mentale et travail conduit le clinicien à poser « le problème clinique et théorique majeur du consentement à subir la souffrance, à être témoin de la souffrance d'un tiers sans pour autant intervenir ou réagir ou, encore, à faire subir la souffrance à autrui sans être soi-même sous la pression d'une violence qui nous disculperait ». Ici surgit le paradoxe d'une soumission par consentement volontaire, obtenue sans violence, mais dont les conséquences sont de plus en plus souvent tragiques, comme l'atteste l'augmentation inquiétante du nombre de suicides sur les lieux de travail au cours des dernières années.

Spinoza conçoit en effet le suicide comme conséquence d'une soumission totale au déterminisme des causes extérieures : lorsque l'homme omet de conserver ce qui lui est utile, c'est-à-dire son être, il se trouve réduit à un état d'impuissance tel qu'il se trouve entièrement soumis aux affections ou aux circonstances extérieures. Il ne relève plus alors de lui-même, mais « de la fortune dont le pouvoir est tel sur lui que souvent il est contraint, voyant le meilleur, de faire le pire »[16] : ce que Spinoza appelle précisément « servitude », comme piège de l'âme humaine enlisée dans l'impuissance.

Toujours la servitude des hommes selon Spinoza provient donc de l'ignorance de ce qui les détermine – qui les conduit à diviser le réel (le « bien »,

[14]Louis LE GUILLANT « *Incident psychopathologique de la condition de bonne à tout faire* », *Evolution psychiatrique*, n° de Janvier – Mars, PP.294-329.
[15] Christophe Dejours « *Nouvelle formes de servitude et suicide* » *Travailler*, 2005 ? n°13, PP.53-73
[16] Spinoza *« Traité théologico-politique* » (1670) Edition Garnier-Flammarion, ville trad.de Ch.Appuhn

le « mal », etc.) – et de l'illusion finaliste qui leur fait voir « la Nature à l'envers » en considérant comme cause ce qui en réalité est effet, donc en confondant leurs déterminations et leurs appétits avec la liberté. Mais la servitude humaine s'enracine non moins sûrement, selon Spinoza, dans la quiétude, source de « mollesse » et de « paresse » d'esprit, ainsi que dans l'illusion anthropocentrique ou croyance en notre capacité d'être cause de tout ce qui arrive. Comment dans ces conditions s'étonner du fait que les hommes combattent pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur liberté et de leur salut ?

Le concept de servitude volontaire associe ainsi chez La Boétie Etienne[17] une double détermination : l'une renvoyant à l'extériorité (le malheur, comme accident ou comme destin) et échappant au contrôle de la volonté du sujet, l'autre relevant de l'intériorité, siège de l'autonomie morale – ici dévoyée car « viciée ». La servitude volontaire serait ainsi la manifestation ou le symptôme d'une transgression des limites de la distinction entre le malheur d'une soumission imposée de l'extérieur et le vice d'un assujettissement volontaire, consenti dans le for intérieur à défaut de désirer la liberté.

1.2.2. La liberté

Du latin « *Libertas* » : qui veut dire « la capacité d'être libre » ; la liberté est étymologiquement définie comme la manifestation de la volonté. C'est également la capacité qu'a un sujet de faire sa volonté indépendamment de la volonté d'un autre que lui. C'est aussi le pouvoir inaliénable, droit d'une personne à disposer de lui-même. Ainsi, la liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme de faire tout ce qui ne nuit pas aux droits d'autrui. Elle a pour principe la nature ; pour règle la justice ; pour sauvegarde la loi ; sa limite morale est

[17] Etienne de la Boétie, op. cit.

dans cette maxime : « Ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'il te soit fait »[18].

Pour Jean-Jacques Rousseau, la liberté est une affaire collective. C'est en réalité notre façon d'agir et de voir le monde qui définit la liberté. L'Homme serait l'artisan de la liberté. Pas l'artisan de sa propre liberté, mais bien l'artisan de la liberté collective, générale, civile ; de la liberté des autres. La liberté serait en quelque sorte la résultante du comportement civil des individus en société. Si tout le monde se comporte bien : civilement et en respectant les autres, cela permet la mise en place d'une société harmonieuse, apaisée et donc libre. Lorsque ce n'est pas le cas, c'est la liberté de l'ensemble de la communauté qui est mis en danger.

C'est cet argument de liberté collective possible sous conditions que l'on retrouve dans nombre d'argumentations qui demandent à ce titre l'intervention de l'autorité afin de créer un cadre nécessaire à la mise en place d'une société apaisée et sûre dans laquelle les individus pourraient vivre et agir librement. Malheureusement, cette vision soulève de sérieuses contradictions, dont la plus évidente est celle-ci : comment une multiplication de lois, d'interdictions, d'obligations, de punitions et de limites pourrait-elle aboutir à une perfection de liberté ?

Pire, elle a une fâcheuse tendance à se concrétiser au gré des événements dans des solutions expéditives, parfois alambiquées et relativement suspectes moralement, comme éliminer les éléments perturbateurs, renforcer l'uniformité ou refuser les différences… au nom de la liberté. Ces solutions normatives mises en place pour créer un univers de liberté finissent tout simplement par aboutir à un renforcement continuel du cadre restrictif. Au fil du temps, de moins en moins de choses sont permises. Cela permet-il une vie plus libre ? Rien n'est moins certain car cela nécessiterait encore plus d'obéissance aux lois et aux

[18] Article 6 de la constitution française du 24 juin 1793.

règlements, entendu que ce sont ces désobéissances civiles qui sont désignées comme responsables de la fuite de la liberté collective.

Par ailleurs, chaque personne a le sentiment de la liberté parce qu'elle l'éprouve, la vit d'abord comme une donnée immédiate qu'elle peut manifester par des actes considérés comme l'expression de sa volonté. La liberté n'est pas une donnée matérielle constatable et est définie généralement en opposition à la contrainte. Une personne est contrainte lorsqu'elle n'obéit plus à sa propre volonté et agit sous la pression qu'on lui impose. C'est en ce sens que le philosophe Emmanuel Kant écrit : « Je dis donc : tout être qui ne peut agir autrement que sous l'idée de la liberté est par cela même, au point de vue pratique, réellement libre »[19]. Il s'ensuit qu'une personne libre est celle qui n'est assujettie à aucune pression, contrainte extérieure à celles qu'elle s'impose elle-même »[20]. On peut légitimement parler d'une conscience de la liberté qui distingue l'homme de l'animal. Ce dernier obéit à ses instincts, est soumis au déterminisme et est incapable de s'autodéterminer, de se fixer librement des objectifs à réaliser.

La liberté est ce qui permet à l'homme de se soustraire à l'emprise de la nature, de dominer ses passions. L'homme libre est celui qui agit conformément à des motifs définis. La liberté est donc indissociable de la faculté de vouloir comme l'exprime Montesquieu: « La liberté philosophique consiste dans l'exercice de sa volonté, ou du moins (s'il faut parler dans tous les systèmes) dans l'opinion où l'on est que l'on exerce sa volonté »[21]. La liberté peut être analysée aussi sous l'angle politico-juridique.

Sous l'angle politico-juridique la liberté renvoie à un ensemble de droits qui autorise chaque individu à agir, à poser des actes. Les limites de ce pouvoir d'agir reconnu aux individus dans l'État sont définies par la loi qui protège logiquement chacun contre les violations ou la privation de ses droits. John

[19] Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1985, p. 317.
[20] *Idem.*
[21] Montesquieu, *op.cit*., p. 328

Rawls définit la liberté dans ce sens : « La liberté est une certaine structure des institutions, un certain système de règles publiques définissant des droits et devoirs »[22]. L'ensemble des droits constitutifs de la liberté juridiques et politiques sont désignés par les termes libertés civiles et politiques. Ainsi, sous l'angle politico-juridique la loi limite l'autorité de l'État sur les citoyens, prévient l'arbitraire de la part des autorités politiques, des gouvernants mais aussi prescrit des limites de la liberté comme faculté de vouloir. Ce qui a conduit Montesquieu à dire que : « Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir »[23].

Le siècle des Lumières, siècle de du philosophe Rousseau, fait de la raison la condition de la liberté. Il pense que la raison a un pouvoir émancipateur qui libère l'homme des préjugés, des dogmes qui le condamnent et le maintiennent dans l'esclavage, l'obscurantisme. Rousseau se démarque de cette conception de la liberté en démontrant que les œuvres de la raison ont accentué l'immoralité de l'humanité : « Avant que l'art ait façonné nos manières et appris nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étaient rustiques mais naturelles »[24]. Il distingue la liberté naturelle de la liberté conventionnelle.

Pour Rousseau la liberté est l'essence de l'homme, « l'homme est né libre et bon, c'est la société qui le corrompre »[25], elle ne lui est octroyée par aucune institution. La liberté est consubstantielle à la nature humaine et les institutions ne peuvent que la reconnaître et la garantir, elles ne l'inventent pas. Pour lui, la nature est synonyme de liberté et l'entrée dans la civilisation est synonyme d'esclavage, d'aliénation. La liberté naturelle est celle dont jouit l'homme

[22] John Rawls, *Libéralisme politique*, Etats-Unis, Columbia University press, 1987, p. 238.
[23] Montesquieu, *Op.cit*., p. 292.
[24] Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, Paris, Flammarion, 1973, p. 230.
[25] *Ibid.,* p. 60.

naturel vivant dans l'état de nature qui est l'état avant l'entrée en société. L'homme naturel est libre parce qu'il mène une vie solitaire et ne connaît pas l'usage de la raison. Les limites de la liberté naturelle sont celles des facultés de l'individu. En revanche, la liberté conventionnelle est celle accordée par la loi dans l'État qui précise ses conditions d'exercice et ses limites. « L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté »[26].

Cette conception de la liberté est la cause des relations difficiles entre Rousseau et les philosophes de l'Encyclopédie (Voltaire, D'Alembert…) considérée comme l'instrument de la vulgarisation du savoir, lequel savoir est la condition du progrès qui garantit le bonheur de l'homme. Rousseau reconnaît à l'homme naturel la raison mais elle n'est que virtualité, il ne s'en sert pas et de ce fait il est libre. La critique rousseauiste concerne moins la raison elle-même que son exercice. L'exercice de la raison est la cause de la dépravation, de la dénaturation et de l'aliénation de l'homme. A ce propos Rousseau affirme : « J'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature et que l'homme qui médite est un animal dépravé »[27].

[26] *Ibid.,* p. 78.
[27] *Ibid.,* p. 308.

Chapitre 2 : Servitude et liberté chez Etienne de La Boétie

2.1. La nature de la servitude

2.1.1. Le peuple face à la soumission

Dès la première page de son ouvrage le *Discours sur la servitude volontaire,* Etienne de La Boétie s'interroge sur cette question de la servitude volontaire. Pour lui, « il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres ; n'en ayons qu'un seul ; qu'un seul soit le maître, qu'un seul soit le roi »[28]. Cela parce qu': « à la réflexion, c'est un malheur extrême que d'être assujetti à un maître dont on ne peut jamais être assuré de la bonté, et qui a toujours le pouvoir d'être méchant quand il le voudra. Quant à obéir à plusieurs maîtres, c'est être autant de fois extrêmement malheureux »[29]. Dans ses réflexions, La Boétie cherche à comprendre véritablement une situation que vivent les hommes :

> « Pour le moment, je voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois un tyran seul qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils n'aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. Chose vraiment étonnante — et pourtant si commune qu'il faut plutôt en gémir que s'en ébahir -, de voir un million d'hommes misérablement asservis, la tête sous le joug, non qu'ils y soient contraints par une force majeure, mais parce qu'ils sont fascinés et pour ainsi dire ensorcelés par le seul nom d'un*, qu'ils ne devraient pas redouter — puisqu'il est seul — ni aimer — puisqu'il est envers eux tous inhumain et cruel. Telle est pourtant la faiblesse des hommes … »[30].

Toujours dans cette quête de réponse à sa question, La Boétie continue par spéculer :

> « Si deux, si trois, si quatre cèdent à un seul, c'est étrange, mais toutefois possible ; on pourrait peut-être dire avec raison : c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent l'oppression d'un seul, dira-t-

[28] Etienne de La Boétie, *Op.cit.,* p. 7.
[29] *Idem.*
[30] *Ibid.,* p. 8.

> on encore qu'ils n'osent pas s'en prendre à lui, ou qu'ils ne le veulent pas, et que ce n'est pas couardise, mais plutôt mépris ou dédain ? … Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite même pas le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez laid, que la nature désapprouve et que la langue refuse de nommer ? ».[31]

Face à toutes ces questions, La Boétie pense que les régimes politiques sont fondés sur la peur, cette peur servant à dissimuler l'absence de légitimité des gouvernants. Ainsi, le peuple s'auto-soumet aux pouvoirs en place, par simple habitude, par récurrence historique …. Plus loin : si bon que soit le naturel, il se perd s'il n'est entretenu, et l'habitude nous forme toujours à sa manière, en dépit de la nature : il n'y a pas de servitude sur terre : ce sont les hommes qui sont à la source du pouvoir qui les opprime : « C'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge »[32] … Ce que le tyran a « de plus, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire »[33]. Voilà qui donne le frisson !

La servitude peut aussi se comprendre comme moyen pour accéder à un certain pouvoir : le tyran a besoin de tyranneaux soumis. Pour exercer son emprise, l'élargir, qu'y-a-t-il de mieux qu'un système pyramidal ? Dans ce cas, la servitude volontaire réalise bien un intérêt réciproque, et c'est alors un choix, en connaissance de cause. La Boétie évoque une méthode qu'utilisent habituellement les tyrans : renforcer les activités de « passe-temps » : « Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux et autres drogues de cette espèce étaient pour les peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté ravie, les outils de la tyrannie »[34]. Ces activités qui apportent une satisfaction immédiate et n'incitent pas à réfléchir, au point que les hommes en perdent leur capacité à raisonner, jusqu'au désir d'être libres. La Boétie nous invite à la révolte contre toute domination, toute oppression, toute exploitation, toute corruption. Il prône

[31] *Ibid.,* p. 10.
[32] *Ibid.,* p. 12.
[33] *Idem.*
[34] *Ibid.,* p.14.

l'affranchissement, le libre arbitre, l'autonomie du sujet, ce qui implique conscience, détermination, effort. Ne sommes-nous pas là tout près de ce qu'entend permettre le principe de laïcité ? Serait-il le père de la désobéissance non-violente ? La soumission est dans les têtes, dit-il ; le peuple doit arrêter de se croire inférieur à son gouvernement.

Finalement La Boétie invite le tyran comme l'opprimé à se saisir du miroir pour reprendre le chemin de la liberté.

> « Il y a trois sortes de tyrans, précise-t-il. Les uns règnent par l'élection du peuple, les autres par la force des armes, les derniers par succession de race… S'ils arrivent au trône par des moyens divers, leur manière de règne est toujours à peu près la même. Ceux qui sont élus par le peuple le traitent comme un taureau à dompter, les conquérants le voient comme leur proie, les successeurs comme un troupeau d'esclaves qui leur appartient par nature »[35].

2.1.2. La servitude volontaire

Servir volontairement semble être intimement liée à la «manière dont les hommes consentent à ce qu'on leur propose, et aux conditions des choses qu'on veut faire croire»[36]. Blaise Pascal s'interrogeait également sur «les puissances qui nous portent à consentir»[37]. Elles sont, selon lui, de deux ordres: «l'entendement et la volonté. La plus naturelle est celle de l'entendement, car on ne devrait jamais consentir qu'aux vérités démontrées; mais la plus ordinaire, quoique contre nature, est celle de la volonté; car tout ce qu'il y a d'hommes sont presque toujours emportés à croire non pas par la preuve, mais par l'agrément»[38]. Consentir sous l'effet de la volonté peut induire de redoutables illusions: « Certains désirs naturels et communs à tous les hommes [...] qui,

[35] *Ibid.,* p. 19.
[36] Blaise Pascal, *L'art de persuader,* Paris, Mille et une nuit, 2001, p. 153.
[37] *Idem.*
[38] *Idem.*

ayant la force de nous plaire, sont aussi forts, quoique pernicieux en effet, pour faire agir la volonté, que s'ils faisaient son véritable bonheur»[39].

Un siècle auparavant, La Boétie avait aussi une vision critique de ces «caprices téméraires de la volonté». La servitude volontaire, «cette opiniâtre volonté de servir», procède de cette dupe de soi-même, de cet «art de se persuader», où notamment les passions de l'avarice et de l'ambition se drapent de la raison et la réduisent à un paravent de justifications voilant une hypocrisie certaine. Mais, différemment de Pascal, l'auteur du Discours avait une perception ambivalente de la volonté. Cette dernière serait capable du meilleur, la vertu, comme du pire, ce «monstre de vice» qu'est la servitude volontaire.

La notion laboétienne de la servitude volontaire permettrait de penser différemment certains aspects des grandes énigmes historiques de la modernité occidentale. Le nazisme, comme phénomène historique singulier, reste encore, l'objet d'importantes interrogations. La soumission et la collaboration de millions d'hommes et de femmes d'Allemagne et d'Europe à la folie collective du délire meurtrier, reste encore aujourd'hui une question cruciale. Certaines analyses en sciences sociales constituent des références certaines sur la question, comme la notion «d'autorité charismatique» de Max Weber qui permet de comprendre les rouages sociaux de la fascination pour le leader[40]. L'idée de «peste émotionnelle»[41] et les hypothèses développées dans *La Psychologie de masse du fascisme* de Wilhelm Reich peuvent constituer un complément suggestif entrant également en résonance avec l'argument de La Boétie.

Quelles que ce soient les circonstances, la tyrannie est injustifiable pour La Boétie. Il considère qu'il ne fait «pas sagement de vouloir prêcher en ceci le peuple, qui a perdu longtemps toute connaissance»[42]. La servitude volontaire est

[39] *Ibid.,* p. 154.
[40] Max Weber, *Economie et Société,* I, Paris, Pocket, 1995, p. 320.
[41] Wilhelm Reich, *La psychologie de masse du fascisme,* Paris, Payot, 1945, p. 431.
[42] Etienne de La Boétie, *Op.cit.,* p. 140.

en effet une «maladie mortelle» et une «plaie incurable»[43]. Il ne resterait alors qu'à rechercher les fondements qui pourraient expliquer qu'elle fasse partie intégrante de notre condition humaine. Le savoir serait ainsi le seul antidote contre «le venin de la servitude». Il faut en effet reconnaître que la liberté naturelle est fragile et peut être oubliée: l'habitude d'être asservi engendre le plus souvent un sentiment de normalité, voire de naturalité de la servitude qui deviendrait ainsi une condition socio-politique acceptable. Les tyrans se plaisent ainsi à rendre la servitude désirable en abêtissant leurs sujets: « Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux»[44]. Malheureusement, comme le rappelle l'auteur, «on ne se plaint jamais de ce que l'on n'a jamais eu, et le regret ne vient point sinon qu'après le plaisir»[45].

Cet oubli fondamental de notre nature d'être «franc» et «serf de personne» se conjugue avec notre commune faiblesse quant au désir de dominer autrui. Cette volonté de tyranniser est entretenue par la corruption, qui est «le ressort et le secret de la domination, le soutien et le fondement de la tyrannie»[46]. Le tyran s'assure par l'avarice une domination des uns par les moyens des autres. La société devient ainsi une longue chaîne pyramidale de servitude où la perpétuation du système tyrannique est assurée.

Le prix à payer du pacte avec la tyrannie est en revanche très sévère, sinon mortel pour La Boétie. Être «tyranneau», c'est embrasser la servitude à brûle-pourpoint; c'est comme venir se présenter «devant le boucher, pour s'y offrir ainsi plein et refait, et lui en faire envie»[47]. Il faut se tuer au travail dans les affaires du tyran, il faut se plaire à son plaisir, penser comme il pense, avoir sa liberté, son âme, son corps, sa vie complètement dépendante d'un individu qui est au fond esclave de sa tyrannie interne. L'alliance à la tyrannie engendre ainsi

[43] *Idem.*
[44] *Idem.*
[45] *Ibid.,* p. 155.
[46] *Ibid.,* p. 171.
[47] *Ibid.,* p. 176.

le pire pour le sujet: la désubjectivation, l'identification à la figure du tyran et l'auto-destructivité de la personne humaine.

2.2. Liberté et égalité comme conditions de la nature humaine

2.2.1. La liberté par le travail

Dans ses réflexions, La Boétie pense qu'être libre, signifie être en accord avec sa raison qui est naturelle, c'est-à-dire se gouverner soi-même, devenir autonome, plutôt que de s'en remettre à un autre. En interrogeant les fondements de l'obéissance en politique, le *Discours de la servitude volontaire* constitue un texte pionnier qui annonce ce qu'on désignera bien plus tard comme la philosophie des Lumières, et l'idée de droits humains inaliénables. Il écrit : «En l'honneur de la liberté contre les tyrans»[48]. Le Discours semble s'opposer traits pour traits au Prince de Machiavel, autre œuvre magistrale qui marque l'entrée en modernité de la pensée politique. Pour ce dernier, le pouvoir est la condition *sine qua non* de la liberté politique.

La nature humaine étant foncièrement méchante, il faut qu'un pouvoir politique soit d'autant plus fort pour assurer sa stabilité. Regardant les hommes tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être, Machiavel invite à s'affranchir de l'hypocrisie de la morale religieuse et à user de la force, de la ruse et de l'intelligence pour que le pouvoir se maintienne. Cette lucidité politique est bien la condition de l'émergence d'un humanisme sérieux. Ainsi, chez la Boétie la liberté se définit en revanche contre le pouvoir, par nature oppressif et potentiellement tyrannique. Un tel constat peut conduire à l'impuissance et à l'inaction. La domination est toujours condamnable selon lui: « On ne peut tenir aucun en servitude sans lui faire tort, et il n'y a rien si contraire au monde à la nature étant tout raisonnable, que l'injustice»[49]. Dans le Discours, on ne sait pas où se trouve le pouvoir: «entre les mains de celui qui l'exerce sans le posséder?

[48] *Ibid* p.19
[49] Etienne de La Boétie, *Op. cit*., p. 17.

Dans la bouche de ceux qui le possèdent sans l'exercer? Dans la force de ceux qui le détiennent sans le savoir.

Apparemment, aucune conséquence pratique ne pourrait être tirée du moralisme Laboétien, aucune science politique utile pour un Prince pragmatique soucieux de maintenir son Etat. Mais, là n'est sans doute pas le sens profond du Discours. Par son interrogation fondamentale sur les fondements de ce «monstre de vice» qu'est la servitude volontaire, la Boétie questionne l'ambiguïté même du décisionnisme machiavélien et surtout l'absence d'un «fil conducteur» capable «d'élever décidemment la vertu au-dessus de l'opportunisme», pour reprendre la critique de Maurice Merleau-Ponty. La pensée philosophique de La Boétie touche à l'essence même des fondements du pouvoir politique, à savoir les questions de la légitimité et de la souveraineté, qui sont au cœur de l'idée de la démocratie moderne.

Par ailleurs, La Boétie s'étonne que les hommes supportent voire recherchent la servitude. D'après son analyse, c'est un événement malencontreux qui a dénaturé les hommes jusqu'à leur ôter le souvenir de leur liberté naturelle et de leur tendance à la défendre. Cette idée d'une primitivité de la liberté semble trouver certains échos dans l'histoire de la pensée politique. C'est par exemple le cas dans l'admiration qu'il voue à l'esprit de solidarité caractéristique de modèles sociaux antérieurs (notamment au cours du Moyen Âge chrétien), ou encore dans la critique qu'il formule à l'encontre des temps modernes. Ces deux thèmes peuvent suggérer des interprétations restauratrices ou simplement conservatrices de son projet libérateur : il s'agirait alors soit de retrouver l'âge d'or d'une liberté perdue, soit de préserver ce qu'il reste de liberté dans une période déchue.

> « Mais à propos, si d'aventure il naissait aujourd'hui quelques gens tous neufs, non accoutumes à la subjection, ni affriandes à la liberté, qu'ils n'eussent que ce n'est ni de l'un ni de l'autre, ni à grand peine des noms ; si on leur présentait d'être sujets, ou vivre en liberté, à quoi

s'accorderaient ils ? Il ne faut pas faire difficulté qu'ils n'aimassent trop mieux obéir seulement à la raison que servir à un homme »[50].

2.2.2. La légalité, fondement de toute vie en société

Le Discours d'Etienne de La Boétie met en relief un certain nombre de paradigmes en ce qui concerne la question de légalité dans la vie en société. Ainsi, pour acquérir le bien qu'il souhaite, l'homme entreprenant ne redoute aucun danger, le travailleur n'est rebuté par aucune peine. Les lâches seuls, et les engourdis, ne savent ni endurer le mal, ni recouvrer le bien qu'ils se bornent à convoiter. L'énergie d'y prétendre leur est ravie par leur propre lâcheté ; il ne leur reste que le désir naturel de le posséder. Ce désir, cette volonté innée, commune aux sages et aux fous, aux courageux et aux couards, leur fait souhaiter toutes choses dont la possession les rendrait heureux et contents. Il en est une seule que les hommes, n'ont pas même la force de désirer. C'est la liberté : bien si grand et si doux ! Que dès qu'elle est perdue, tous les maux s'ensuivent, et que, sans elle, tous les autres biens, corrompus par la servitude, perdent entièrement leur goût et leur saveur. La seule liberté, les hommes la dédaignent, uniquement, parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient comme s'ils se refusaient à faire cette précieuse conquête, parce qu'elle est trop aisée.

Pauvres gens et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies. Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là

[50] Etienne de La Boétie, *Op.cit*., p. 20-21.

même que vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort.

Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes. Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel mal pourrait-il vous faire si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complice du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ?

Vous semez vos champs, pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, pour qu'il en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !) pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer, sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir. Soyez donc résolus à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le souteniez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se briser.

Chapitre 3 : Enjeux et perspectives critiques de la pensée d'Etienne de La Boétie sur la servitude et la liberté

3.1. Enjeux de la pensée d'Etienne de La Boétie

Les enjeux de la pensée laboétienne sont de plusieurs ordres. En effet dans son discours, La Boétie dénonce avec toute la fougue de sa jeunesse des rapports entre dominants et dominés. Il l'exprime en ces termes : « Quel vice monstrueux est donc celui-ci, qui ne mérite pas même le titre de couardise »[51]. Des termes péjoratifs tels que « couard, couardise, lâcheté, vils » reviennent à plusieurs reprises dans le texte afin de stigmatiser une attitude que l'auteur ne comprend pas, qui dépasse même la simple lâcheté, une attitude tellement étonnante que La Boétie n'a plus de mots pour la qualifier.

Pour souligner le déséquilibre entre les deux partis l'auteur a recours à l'opposition numérique. D'un côté « un nombre infini d'hommes » n'ayant rien à perdre (série de propositions négatives évoquant le dénuement du peuple : « ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même »), de l'autre « un seul ». A cet égard la présence de nombreuses phrases négatives mettant l'accent sur la faiblesse du tyran : « non d'une armée, non d'un camp barbare, non d'un Hercule etc. » Le portrait du tyran est ravageur (voir tous les termes péjoratifs qui lui sont associés).

Ensuite comme à son habitude La Boétie a recours, pour soutenir sa thèse, à l'utilisation d'exemples d'autorité puisés dans l'histoire antique. Ceux-ci vont illustrer sa thèse qui soutient que le tyran tire sa puissance, nécessairement, de l'incapacité de son peuple à réagir. Cette apathie est le fruit d'une ruse politique qui évite le recours à la force en préconisant plutôt la satisfaction des désirs. En se référant à Crésus, Tibère, Néron, tous tyrans romains, La Boétie va démontrer que l'usage de la manipulation s'est perpétué sans varier dans ses modalités. La « recette » tient en trois mots : du sexe, de l'alcool, des jeux. L'énumération inaugurale, ayant trait à la politique de Crésus à l'égard de

[51] *Ibid.,* p. 10.

Sardes est d'ailleurs explicite : « Il y établit des bordels, des tavernes, et des jeux publics, et publia une ordonnance qui obligeait les citoyens à s'y rendre ». L'anecdote historique est d'ailleurs l'occasion d'une explication étymologique : La Boétie est un lettré et montre qu'il maîtrise son sujet.

Il poursuit en évoquant, sur un rythme ternaire, cette ruse des tyrans qui consiste à endormir leurs sujets en les divertissant : « Les tyrans faisaient largesse du quart de blé, du septier de vin, du sesterce ». Le champ lexical de la satiété et de la satisfaction des désirs est d'ailleurs omniprésent dans le passage : » festoyer, gorgeant, plaisir de la bouche, écuelle, tel ramassait aujourd'hui le sesterce, tel se gorgeait au festin public ». A noter la présence d'une énumération qui dresse la liste de ce que l'auteur nomme « drogues » ou « appâts » : « Le théâtre, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes curieuses, les médailles, les tableaux… ». Remarquons la présence de nombreux termes au pluriel qui multiplient les divertissements, autant de « chatouilles » comme l'écrit La Boétie » pour mieux amadouer les peuples. Ces derniers, enclin à la câlinerie « se laissent promptement allécher à la servitude ».

Enfin, en recourant une fois de plus à un exemple d'autorité (la médecine), La Boétie associe tyrannie et maladie : la tyrannie est comme une tumeur attirant les infections. C'est l'occasion pour lui de stigmatiser le système en usant de termes dépréciatifs pour le qualifier : « partie véreuse, tout le mauvais, toute la lie du royaume, ceux qui sont possédés d'une ambition ardente et d'une avidité notable, autant de petits tyranneaux ». Les termes « petits friponneaux et faquins » viennent ajouter à la disqualification du « personnel » politique qui se trouve au sommet de la tyrannie. Par définition, ce genre de système est malade et ne peut donc perdurer car ses bases ne sont pas saines. Les intérêts particuliers de chacun de ses « associés » ne sauraient résister à une action massive du peuple qui refuserait simplement de ne plus servir.

3.2. Perspectives critiques de la pensée laboétienne

Comme toute autre pensée philosophique, celle de La Boétie n'est pas restée sans critique. En effet face à ce qui lui apparaît comme le fait de la servitude volontaire, La Boétie se met en quête d'un vice singulier qui permettrait de rendre compte d'une forme particulière de tyrannie : non pas la tyrannie fondée sur le rapport de force entre un homme et d'autres hommes, mais une tyrannie qui se présente comme la soumission consentante du très grand nombre à l'individu unique. Postulant le caractère naturel du désir de liberté, il se demande comment celui-ci peut en venir à manquer. Il exclut successivement trois hypothèses explicatives : l'hypothèse de la force du tyran ou de l'usage, réel ou potentiel, de la violence car « ce ne sont pas les armes qui défendent le tyran »[52] ; l'hypothèse de l'autorité du tyran ; l'hypothèse de la lâcheté, du manque de courage ou du manque de moyens susceptibles de rendre le courage efficient, c'est-à-dire au fond du défaut de pouvoir.

L'énigme réside en ce que le rapport de soumission ici décrit, et dont l'expérience est réelle, ne peut constituer l'objet d'aucune théorie des vertus. Alors que La Boétie cherchait un « malheureux vice »[53], il se heurte finalement à l'impossibilité de penser l'expérience dans un cadre moral : cette servitude-là n'est pas une affaire de vice ou de vertu ; elle se dissout si l'on cherche à la saisir à travers les catégories morales, que celles-ci relèvent d'une morale du devoir, d'une morale du bonheur ou, même, de la seule description des caractères humains typiques.

Dans l'abandon de la liberté politique, c'est, en-deçà de toute considération morale, une pure détermination de la volonté qui fait défaut. Le fait est, nous dit La Boétie, qu'il suffirait que les hommes désirent la liberté pour l'avoir, fait auquel nous accorderions difficilement crédit si nous ne l'avions en permanence sous les yeux. Comment comprendre cette absence de vouloir, qui a pour revers

[52] *Ibid.,* p. 162.
[53] *Ibid.,* p. 134.

actif une contribution dynamique de chacun à sa propre servitude ? Le tyran en effet nous fait serfs par nos propres mains et nous surveille par nos propres yeux : son pouvoir est un pouvoir que nous exerçons par nous-mêmes.

La Boétie formule l'hypothèse d'un passage à la servitude, d'un « malencontre », d'un asservissement pensé sur le mode de l'événement : celui de la dénaturation. Car la servitude ne peut être de nature : la naturalité de la liberté est ici affirmée comme une évidence, attestée par le fait que l'idée même de servitude implique la sensation immédiate d'un tort. Cette dénaturation signifie la perversion des finalités naturelles de trois qualités humaines logiques la multiplicité, la différence et la possession de la parole qui, dans leur développement libre, favorisent l'émergence de trois qualités humaines morales le compagnonnage, la reconnaissance mutuelle et la communion des volontés.

L'oubli de la liberté et de l'amitié constitue ainsi la contribution positive à l'aliénation et à la défiance permanente. La Boétie identifie deux raisons susceptibles d'expliquer la production d'un tel état. La première est la non-expérience de la liberté effective, autrement dit la coutume ou la « naissance sous le joug »[54]. La seconde réside dans un certain usage des passions de la crainte, de l'ambition et de l'avarice et une réorientation de nos intérêts, autrement dit un ensemble de procédés visant à abêtir les sujets : ces jeux, ces divertissements qui « étaient aux peuples anciens les appâts de la servitude, le prix de leur liberté, les outils de la tyrannie»[55].

Ces éléments participent à l'émergence et à la durabilité du phénomène, mais ils ne sauraient épuiser son sens. La dimension d'énigme persiste résiste à même le fait. Il convient en effet de distinguer entre les instruments de la tyrannie et son fondement. C'est alors que le tyranneau apparaît comme la figure-clé de la servitude volontaire, la figure de celui qui doit forcer sa complexion et incarne ainsi une intime servitude. Celle-ci n'est pas une simple

[54] *Ibid.,* p. 153.
[55] *Ibid.,* p. 156.

affaire d'habitude, d'éducation, de conditionnement, car elle apparaît sur fond d'une spontanéité pour ainsi dire négative, et toujours renouvelée. À cet égard, le texte de La Boétie relève moins de l'élaboration d'une théorie politique ou morale que de la découverte d'un phénomène. Mais quelle est sa nature ?

Conclusion

Au terme de nos analyses effectuées sur la pensée d'Etienne de La Boétie, il convient de retenir que le concept de servitude volontaire tel qu'il est développé dans son *Discours sur la servitude volontaire* autorise une seconde lecture. À nos yeux plus féconds. Nous avons établi que, dans la tyrannie, font défaut à la fois la liberté politique et le sens commun (que l'on peut aussi définir comme la détermination élémentaire du vouloir), c'est-à-dire en quelque sorte un au-delà et un en-deçà de la volonté. En conséquence, nous sommes autorisés, dans la droite ligne de ce concept, à formuler les hypothèses suivantes : d'une part, que la liberté politique ne doit pas être pensée sur le modèle de la liberté de la volonté ; d'autre part, que la rationalité politique ne doit pas être pensée sur le modèle de la rationalité scientifique ou même philosophique.

L'enjeu est ici d'éviter un usage réducteur, voire trompeur, de l'expression, qui se déploie d'ailleurs, tel un cliché, face aux formes les plus contemporaines d'aliénation : cet usage est celui qui, dans la servitude volontaire, entend un vice de la volonté, un repli de la volonté sur elle-même, ou encore un effet de la manipulation, confondant de la sorte outils et fondement de la servitude, et sombrant ainsi dans les travers de la première thèse que nous avons envisagée (les hommes se trompent d'objet, et leur faire connaître leur erreur reviendrait à les faire sortir de leur état). Il nous faut donc poursuivre la recherche de « ce qui fait défaut », en évitant à la fois la tentation de la déresponsabilisation par l'identification de processus nécessaires qui échappent au sujet, et la tentation de la psychologisation par l'affirmation d'une permanence des comportements humains indépendamment des situations politiques réelles dans lesquelles ils s'inscrivent. Car si La Boétie précisément met au jour une contribution effective du sujet à la domination qu'il subit, cette domination n'a pas pour autant sa source dans un sujet qui existerait hors de la réalité des rapports.

Par ailleurs, il est à retenir que dans l'histoire de la pensée politique, l'œuvre de La Boétie constitue un moment-clé qui permet de saisir avec

pertinence les fondements de la modernité politique en Occident. Toutefois, l'intérêt du *Discours* ne se situe pas seulement sur le plan historique. Il est aussi et avant tout une réflexion philosophique décisive. En tant que problématique, cette idée permet de comprendre avec une certaine lucidité, une part essentielle de notre propre condition humaine moderne. Ainsi le *Discours de la servitude volontaire* n'est pas seulement une critique morale qui interroge les ressorts sombres du Léviathan étatique. Mais, à l'instar de la pensée de Machiavel, il exprime une philosophie humaniste moderne qui «affronte comme un problème le rapport de l'homme à l'homme et la constitution entre eux d'une situation et d'une histoire qui leur soient commune».

Références Bibliographiques

BALADIER, Charles, *Encyclopédie universelle*, Volume 11, Paris, 1980.

BARAQUIN Noëlla, BAUDART Anne, et al, *Dictionnaire de philosophie*, Armand Colin, Paris, 2014.

BEKAERT Xavier, *Anarchisme, violence et non-violence : Petite anthologie de la révolution non-violente chez les principaux précurseurs et théoriciens de l'anarchisme*, Paris, Bruxelles-Paris, 2000.

CLEMENT Elisabeth DEMONQUE, et *al, La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 2000.

CHRISTOPHE DEJOURS « *Nouvelle forme de servitude et suicide* » Travailler, 2005 ? n°13, PP.53-73

DE LA BOETIE Etienne, *Le Discours de la servitude volontaire*, Paris, Flammarion, 1576.

FINK Eugen, in article « Servitude volontaire : l'analyse philosophique peut-elle éclairer la recherche pratique du clinicien ? » Revue-Travailler, 2005.

JARSPERS Karl, *Introduction à la philosophie*, Paris, Plon, 10/18, 1999.

KANT Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1985.

LALANDE André, *Vocabulaire technique et critique de philosophie*, Paris, PUF, 2006.

Louis LE GUILLANT « *Incident psychopathologique de la condition de bonne à tout faire* », Evolution psychiatrique, n° de Janvier – Mars, PP.294-329.

MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, Paris, Flammarion, 1748.

PASCAL Blaise, *L'art de persuader,* Paris, Mille et une nuit, 2001.

PASCAL MOLINIER, « *De la condition de bonne à tout faire au début de XXème siècle à la relation de service dans le monde contemporain : Analyse clinique et psychopathologique* », Paris, Travailler, 2005, n°13, PP 7-33

RAWLS John, *Libéralisme politique*, Etats-Unis, Columbia University press, 1987.

REICH Wilhelm, *La psychologie de masse du fascisme*, Paris, Payot, 1945.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, Paris, Flammarion, 1973.

RUSS Jacqueline, *Dictionnaire de Philosophie*, Bordas, Paris, 1991.

SPINOZA Baruch, *Traité Théologico-politique*, traduction Apphun, Paris, éditions Garnier, repris en Garnier-Flammarion, 1965.

WEBER Max, *Economie et Société*, I, Paris, Pocket, 1995.

Table des matières

Remerciements 2
Résumé 3
Sommaire 4
Introduction 5
Chapitre 1 : Présentation de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie et quelques thèmes majeurs 7
1.1. Présentation de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie 7
1.1.1. Contexte d'écriture de l'ouvrage *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de la Boétie 7
1.1.2. Grandes articulations et résumé de l'œuvre 10
1.2. Quelques thèmes majeurs 15
1.2.1. La servitude 15
1.2.2. La liberté 18
Chapitre 2 : Servitude et liberté chez Etienne de La Boétie 23
2.1. La nature de la servitude 23
2.1.1. Le peuple face à la soumission 23
2.1.2. La servitude volontaire 25
2.2. Liberté et égalité comme conditions de la nature humaine 28
2.2.1. La liberté par le travail 28
2.2.2. La légalité, fondement de toute vie en société 30
Chapitre 3 : Enjeux et perspectives critiques de la pensée d'Etienne de La Boétie sur la servitude et la liberté 32
3.1. Enjeux de la pensée d'Etienne de La Boétie 32
3.2. Perspectives critiques de la pensée laboétienne 34
Conclusion 37
Références Bibliographiques 39
Table des matières 41